

Atelier de recherche en Ecocritique et Ecopoétique
CRESEM- Université de Perpignan

Compte-rendu de la séance du 14 octobre 2016,
Intervention de Clara Breteau :

“ Société et prospérité sans croissance : la vie démocratique au défi du poétique. ”

Étaient présents : Béatrice Alonso, Clara Breteau (conférencière du jour), Caroline Durand-Rous, Thierry Eloi, Sarah Gardais, Margot Lauwers, Bénédicte Meillon, Nicolas Picard, Jonathan Pollock, Nathalie Solomon, Kenneth Nsah (étudiant Master Mundus), 1 autre étudiant Mundus, 6 étudiants de Master I et II, 3 étudiants de L3, ainsi que deux personnes de la société civile (Monette Lecompte et Georges Wursteisen).

S'étaient excusés : Pascale Amiot, Claire Cazajous, Diane Deplante, Jocelyn Dupont, Hélène Guillaume, Edith Liégey, Anne Simon, Bertille de Swarte.

Bénédicte Meillon propose de modérer la séance. La séance débute par un rapide tour de table durant lequel chacun se présente brièvement. On laisse ensuite place à une courte intervention d'un des étudiants Mundus, Kenneth Nsah, également poète Camerounais, qui écrit avec le nom de plume Nsah Mala. Il a écrit 3 recueils de poèmes, dont *Bites of Insanity* (2015) et *If You Must Fall Bush* (2016). Aujourd'hui, il nous propose une lecture d'une sélection de ses poèmes éco-orientés (en PJ également). Cette performance a été filmée et mise en ligne (par ?) :

<https://www.youtube.com/watch?v=oFbcWTVKgUE>

https://www.youtube.com/watch?v=Z9Wye_NbgxY sur

Béné Meillon intervient rapidement pour présenter l'intervention de Clara Breteau (dont le titre et le thème ont été modifiés fin de semaine dernière) et le résumé de celle-ci (cf. affiche ci-jointe). Après des remerciements chaleureux envers Clara, venue de Tours pour l'occasion, la parole lui est donnée. Clara se présente : elle travaille sur une thèse de doctorat (actuellement en 3^{ème} année) en Angleterre au sein du CNRS Britannique à Leeds sur l'habitat poétique et *poiétique*. Elle vient nous parler aujourd'hui de la perspective d'une société de prospérité sans croissance.

Clara explique qu'elle a encore un regard un peu tangent sur le monde universitaire, elle est frappée notamment par la façon dont le monde académique a récupéré le langage managérial des affaires, avec son vocabulaire technocratique. Son approche sort des études littéraires et des études anglophones. Sa formation est d'abord philosophique (diplômée de la Sorbonne) puis elle a suivi des études en économie (diplômée également de l'ESSEC). Ses travaux de thèse s'inscrivent aujourd'hui en géographie. Le poétique se présente ici comme un espace propre et comme fondement d'une société sans croissance, permettant de sortir de la « langue fossile », ou de la « langue de bois » : Recherche dans le poétique des antidotes à cette langue fossile et nécessité de s'accrocher aux moments de grâce.

Clara illustre son propos par l'exemple suivant : Lors de la présentation à Leeds du rapport du GIEC par des scientifiques, le “Résumé à l'intention des décideurs” concernant l'état de la planète fut présenté dans un langage technocratique, inaccessible : on présenta une construction de la réalité faite de graphiques et de statistiques. Soudain, un scientifique bègue est intervenu pour exprimer son désarroi de voir le changement climatique tourner en rond. De façon inattendue, cette parole handicapée, par sa façon de buter sur les mots, a semblé

révéler, par un effet de défamiliarisation du langage, comment il était devenu littéralement impossible de sortir de ces mots : « climate change » devint ainsi « cliclicliclicliclimat tch-tch-tch-tch-tch-tchange » et « catastrophe » « cacacacacacaca ». De par le bégaiement de la personne qui parlait, les personnes présentes se sont senties secouées : au moyen de l'expérience un peu douloureuse d'entendre les mots prononcés de façon distordue, répétée, empêchée, est apparu autre chose, quelque chose de plus politique, suspendant dans le temps la catastrophe, et révélant, à l'inverse, la condition habituelle de cette langue fossile, emprisonnée dans un langage handicapé qui ne nous parle pas. La parole ainsi bouleversée tournait inlassablement sur elle-même mais, ramenant du rythme, démontrait que la parole poétique peut encore sauver la langue. La parole qu'on croyait boiteuse se transforme en parole qui bouleverse. Cette situation se donne à lire comme métaphore révélant la faiblesse de la langue technocratique.

La langue technocratique est enfermée dans le carcan d'un langage instrumental, et en revient à une langue de bois, une langue fossile. Clara explique son approche comme étant liée à la recherche d'antidotes. Ce faisant, elle analyse trois poètes / figures antidotes.

Clara cite Michel Deguy qui parle de poésie comme « rencontre entre la formule et le lieu ». Voir également Henry David Thoreau pour qui la poésie est « la santé de la parole ». Par ce renversement inattendu lors du GIEC, c'est la parole malade, handicapée, « qui commence enfin à nous faire croire ce que l'on sait » (formule de J.P. Durand).

Clara cite également l'exemple de Tim Jackson (1^{ère} figure), qui invite à participer à la société d'une manière qui ait un sens. Intervention faite à Bruxelles en 2014 : créer un nouveau langage, une nouvelle conversation avec les objets (langage de mots, de signes, d'actes, etc., langage au sens large). Clara renvoie également à Michel de Certeau (2^{ème} figure), inspiré entre autres de Tim Jackson, en matière de réappropriation de la langue par les locuteurs : *L'invention du Quotidien : Arts de faire et Habiter, cuisiner*. S'intéresse aux bricolages et fabrications marginales qui mettent en jeu une réappropriation de la langue. Son œuvre documente et réinvente un langage poétique pour faire apparaître des micro-histoires *poiétiques* qui grouillent et donnent une nouvelle place à ces pratiques de réflexivité. De Certeau prétend que le sol de la société sans croissance est déjà là si on accepte de regarder le microscopique, le sous-terreau. Ainsi apparaît ce langage des systèmes de consommation totalitaires qui ne laisse pas de place à ce que les consommateurs font des produits.

La troisième figure pouvant servir d'antidote est le groupement d'artistes et d'activistes *Les Souffleurs* d'Aubervilliers, le poétique pour eux est mobile, tel un sol. L'analogie entre poésie et vie est évidente car 90 % de la vie se trouve dans le sol. Analogie donnée par Clara entre le vers de terre et le vers de poésie. Les actions des Souffleurs se caractérisent par une « re-poiétisation », au moyen d'un éventail de projets : constitutions de trésors *poiétiques* municipaux ; tentatives de faire en sorte que les institutrices écrivent un poème au tableau tous les jours ; l'organisation de tentatives de ralentissement du monde (ils bloquent des quartiers et poussent eux-mêmes les voitures par exemple). L'intervention qui leur a valu leur nom est une de leurs pratiques courantes : ils accostent des passants dans la foule et leur soufflent un poème à l'oreille à l'aide d'un long tuyau appelé un « rossignol ».

La prose et le prosaïque sont, la plupart du temps, envisagés comme le degré zéro de l'existence : or, la poésie est bien plus ancienne que la prose, le poétique représente donc le socle sur lequel la prose s'est construite. On en arrive donc à penser au sol poétique au moyen d'un rapport prosaïque et poétique. La prose se défend sur le fond du poétique et non l'inverse. Il en va de même pour la consommation pensée par les « Souffleurs » qui se base

sur la poétique. En définitive, la mémoire demeure présente dans le sol poétique.

Une version écrite analogue à la présentation donnée ce jour par Clara peut être lue en se rendant à l'adresse suivante : <http://www.institutmomentum.org/prosperite-sans-croissance-la-vie-democratique-au-defi-du-poetique/>

Discussion :

Bénédicte Meillon remercie Clara pour cette présentation et souligne la transdisciplinarité du parcours et de l'approche de Clara, alliant philosophie, économie et géographie. Montre à quel point l'écocritique se nourrit de domaines de spécialité divers et variés et n'ayant pas trait uniquement au littéraire, même lorsqu'on aborde des notions de « poétique ».

Monette Lecompte relève la phrase de « regarder entre les mailles »... Clara répond qu'il s'agit en effet d'un renversement de perspective, en citant notamment le travail moléculaire de F. Guattari.

Sarah Gardais intervient en parlant de la relation entre le langage et la pratique démocratique en demandant à Clara d'explicitier cette idée, s'il s'agit d'entrevoir une façon différente de fonctionner, une façon peut-être aussi de sortir de la relation sujet-objet typique de notre société de consommation. Clara revient sur l'anecdote de la présentation du rapport du GIEC qui reprenait cette conjoncture avec les scientifiques (sujet) séparés du public (objet), cela se retrouve également dans la plupart des conférences avec un locuteur qui « possède » la parole et le reste de la salle, assis devant et non en cercle. Espace bi-frontal, scientifiques sur la scène, nous en face. Rapport sujet/objet, relation très polarisée. Besoin d'un espace circulaire, comme ici dans l'atelier ou parfois dans des conférences. Sinon, c'est un rapport de force qui s'établit.

Béné Meillon, en lien avec la notion de sol poétique, renvoie à Barbara Kingsolver (biologiste et écrivaine), dont l'œuvre écopoétique repose souvent sur le sol, l'humus, et dont les personnages hument la terre d'où émane une écopoétique de l'humilité (étymologies communes « humus, humer, humain et humilité, » qui renvoient au sol). Souligne également l'intérêt de l'analyse linguistique du pouvoir des métaphores dans le langage politique : cf travaux de Lakoff, Turner et Johnson sur le pouvoir des métaphores, qui trahissent ou donnent forme à nos façons de penser et de conceptualiser le monde. Intérêt aussi d'analyser le discours des industriels, publicitaires etc, en lien avec l'environnement. Pourrait-on trouver au niveau des associations écologistes et des partis politiques « verts » l'utilisation de métaphores différentes qui pourraient ouvrir sur d'autres champs possibles ?

Clara parle des habitats autonomes, où les gens se réapproprient leur manière de vivre et « re-créaturalisent » le langage, littéralisant des expressions telles que « se frayer un chemin », réalisées en actions concrètes.

Caroline Durand-Rous note que le vocabulaire guerrier s'est intégré dans le domaine du management en moins de dix ans : « stratégie », « être en première ligne » etc. Claire Breteau abonde dans ce sens, à partir des discours qu'elle a analysés.

Béné Meillon constate que même au niveau de la recherche, on se retrouve emprisonné dans des langues fossiles (exemple du formulaire qu'elle doit remplir pour la DRV – Direction et Valorisation de la Recherche- mais qu'elle ne comprend pratiquement pas : la terminologie

administrative et les cases créées sont opaques et sans lien avec son expérience). De ce fait, il faut aussi se questionner sur le langage que nous inventons, en tant que chercheurs en écocritiques & éco-poétique : quel langage pour être entendu de qui ? Si, comme le disait Clara en début de séance en référence à Albert Einstein, « on ne résout pas un problème avec les modes de pensée qui l'ont engendré », alors nous faut-il impérativement inventer d'autres langages, plus à même de donner à entendre/voir/toucher/sentir etc. Question fondamentale pour la recherche à mener en éco-poétique et écocritique. En même temps, nos projets de recherche, pour être soutenus, doivent faire sens également pour les évaluateurs de projets et les décideurs, habitués à ces pratiques langagières... Obligation de manier plusieurs langues ?... En tant qu'universitaire, faut-il avoir un langage double ? Comment adapter nos pratiques ?

Clara, pour le travail de terrain dans le cadre de sa thèse, a d'abord travaillé en rencontrant des gens qui essayent de vivre de manière alternative et autonome. Ce sont donc des gens qui ont décidé de faire de l'écologie le cœur de leur vie. Elle tente de décrire comment leurs pratiques sont *poiétiques* et poétiques.

Sarah – “ Créativité ” ? Clara : mot très utilisé, avec “ innovation ”. Notion concurrente de la *poiésis*. Création souvent création divine, avec artisanat qui s'y oppose.

Georges Wursteisen – La poésie fait ressortir des sentiments cachés, qu'on dissimule normalement. Poésie aussi chansons d'enfants, contes, culture populaire. [...] Georges parle de son expérience dans l'urbanisme et l'architecture, et des questions en lien direct avec cette notion d'habiter poétiquement. Il développe certains échos entre la présentation de Clara et sa réflexion en rapport à l'urbanisme.

Béné Meillon mentionne les travaux d'un doctorant en géographie (ARTDEV) qui travaille sur le vent. Son approche de géographe serait influencée par une sensibilité poétique. Travail qui semble passionnant. La soutenance de thèse étant pour bientôt, Béné se renseignera et fera circuler l'information.

Clara – La « géographie culturelle » est un domaine de recherche très peu connu en France.

Nathalie Solomon indique que cette discipline commence à prendre de l'importance. Il y a un laboratoire de géographie à l'UPVD, ART-DEV qui s'intéresse de plus en plus à ces questions. Il serait intéressant de travailler avec eux pour davantage de transversalité. De plus en plus de programmes et de manifestations en géographie culturelle en France également.

Béné Meillon renvoie aux travaux organisés par le LADYSS à Paris (sous la direction de la géographe Nathalie Blanc), par exemple, et aussi les travaux d'Edith Liégey (qui animera la séance prévue en janvier) chercheuse en éco-anthropologie de l'art contemporain. Cf présentation Paris, Oct 2015 : "Nuages et écomorphisme dans l'art contemporain, objet-symbole d'alerte écologique." Voir le colloque international organisé par le LADYSS et le CRAL "Des formes pour vivre l'environnement: Théorie, expérience, esthétique et critique politique" Paris, Oct 2015.

Clara Breteau parle d'un projet parallèle à sa thèse avec France Culture. Elle dit qu'elle est aussi intéressée par la langue des signes. Métaphores créaturalisées (=incarnées), métaphores filées dans le sens matériel. La difficulté de la géographie culturelle est qu'elle doit se documenter au plus près des vies mais aussi faire des points au niveau théorique.

On lui demande comment elle organise sa recherche de terrain au niveau pratique : Clara répond qu'elle travaille auprès de gens avec des différents niveaux d'autonomie. Elle essaye de constituer un spectre : des fermiers, une femme qui vit dans une maison de terre et de paille en Bretagne (très radicale), mais aussi des gens dans des villages avec l'électricité du réseau. Il semblerait qu'il existe une corrélation entre le niveau de radicalité et la singularité du langage. Des phrases comme " je veux me reconnecter avec la nature " sont un masque car elles sont très vagues. Certains arrivent à montrer les textures des matériaux, le contact avec la nature, mais sont vagues dans les termes qu'ils utilisent, etc.

Thierry Eloi – De Certeau s'attaque aux objets mais surtout aux objets du capitalisme. En parallèle, Michel Foucault questionne la sexualité. Dans le monde antique, la poésie épique est la première car c'est un récit aristocratique. La prose vient après car il s'agit d'un récit démocratique.

Nathalie Solomon remarque qu'on revient à l'idée du XVIII^{ème} siècle : qu'il existe une continuité entre les domaines. Cf les Naturalistes ou l'avant-propos de *La comédie humaine*.

Béné Meillon renvoie aux mythes amérindiens (ou ceux des peuples indigènes plus largement parlant) trop longtemps considérés par les européens comme des fictions, des récits sur le monde sans lien avec la réalité ou la connaissance. Mais ces mythes, c'est ce que revendiquent nombre d'écrivains amérindiens, comme Linda Hogan notamment, relevaient également de la science écologique. Nombre de mythes amérindiens transmettent des connaissances sur les écosystèmes où ils sont apparus et véhiculent une certaine compréhension des liens unissant les humains aux non-humains. Dans ces « mythes », ou récits, il n'y avait pas les mêmes cloisonnements entre discours scientifique, mythique, historique, poétique, etc. Cette séparation est relativement récente.

Discussion Nathalie Solomon / Jonathan Pollock / Clara sur la métaphore :

Jonathan Pollock – problème avec l'association entre le poétique et le métaphorique alors que les métaphores sont partout, et elles ne caractérisent pas la poésie (le premier poème de Kenneth ne contient aucune métaphore, par exemple).

Clara Breteau – " poétique " dans le sens " du domaine des mots ". Il faut jongler avec une constellation des sens du mot " poétique ".

Nathalie Solomon – Poétique abolit l'arbitraire entre le signifiant et le signifié. Donc si l'un devient l'autre, il n'existe plus de métaphore.

Jonathan Pollock – pas besoin de métaphore, les grands poètes disent les choses comme elles sont. Métaphore de substitution qui remplace un mot qui existe, et métaphore qui remplace un manque de mot, un vide.

Nathalie Solomon – Réinventer le rapport entre substituant / substitué.

Discussion entre Jonathan Pollock et Clara sur l'utilisation du mot " propre " pour " sens propre " à remettre en question.

La séance se clôt vers 19h00, sur des remerciements adressés à Clara Breteau pour les nouvelles pistes qu'ouvre son travail original.

Compte rendu rédigé par Sonja Bötger, Margot Lauwers et Béné Meillon